

XII
LA LETTRE

Trois jours s'étaient écoulés depuis la scène domestique dont l'intérieur de M. de Beaupréau avait été témoin, et à la suite de laquelle le chef de bureau avait consenti au mariage de sa fille d'adoption avec Fernand Rocher.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui prennent leur parti de toutes choses, surtout des déceptions d'amour-propre. Le dédain de sa femme, le désintérêt de sa fille, l'abnégation complète de Fernand à l'endroit de la dot, l'avaient humilié outre mesure ; mais la pensée qu'il conservait intacte la fortune de sa femme, et marierait Hermine sans bourse délier, l'avait promptement consolé, et il avait, dès le lendemain, témoigné à Fernand cette bienveillance ordinaire à l'aide de laquelle il contraignait le jeune homme à travailler à ce grand ouvrage sur la diplomatie dont lui, Beaupréau, attendait des merveilles.

Fernand avait vu le chef de bureau se révéler sous son véritable jour, et déjà il le méprisait souverainement ; mais, comme tous les amoureux qui marchent à leur but et tremblent de rencontrer un obstacle, il eut la lâcheté de l'amour, et répondit à l'accueil cordial de son futur beau-père par des protestations de dévouement et de bonne amitié.

Or, le lendemain du jour où M. de Beaupréau avait souscrit à toutes les conditions de Baccarat et mis dans sa poche la fameuse lettre dictée par l'infernal Williams, le jeune homme entra dans le bureau de son chef vers onze heures pour affaires de service. M. de Beaupréau donna les signatures que Fernand lui demandait ; puis il lui dit :

— A propos, cher enfant, vo s savez que ces dames vous attendent à dîner.

Fernand treilla de joie et remercia M. de Beaupréau.

— Tenez, continua celui-ci avec bonhomie, si vous voulez leur offrir votre bras pour aller à ce concert, vous leur ferez plaisir... C'est à deux heures précises, salle Chantereine.

Et M. de Beaupréau tendit à Fernand le coupon d'une loge que lui avait envoyé, la veille, un pauvre artiste qui cherchait beaucoup de gloire et un peu d'argent,

— Vous avez le temps d'aller déjeuner et de vous habiller. Je vous donne congé jusqu'au dîner, acheva le chef de bureau en souriant ; mais, ce soir, vous me rendrez un petit service, n'est-ce pas ?

Le chef de bureau avait pris un air mystérieux et confidentiel qu'il flatta l'amour propre du jeune homme.

— Monsieur, répondit Fernand, je suis à vos ordres et tout à vous.

A cinq heures, madame de Beaupréau, Hermine et Fernand étaient de retour du concert ; à six heures, M. de Beaupréau rentrait et on se mettait à table.

Fernand, fidèle à ses devoirs de confident, avait déjà demandé la permission de se retirer de bonne heure. Après le dîner, il passa au salon, où le café était servi, accompagnaya Hermine au piano, causa dix minutes et prit congé, laissant au coin du feu M. et madame de Beaupréau, entre lesquels régnait désormais une certaine froideur. Hermine s'était mise au piano après avoir reconduit son fiancé jusqu'à la porte du salon et lui avait serré la main.

Tout à coup, pendant que Thérèse se baissait pour saisir les pincettes et reconstruire le feu, dont l'édifice embrasé commençait à s'écraser, tandis que la jeune fille, assise au piano, tournait le dos à la cheminée, M. de Beaupréau laissa furtivement tomber la lettre sur le tapis, à deux pas du grand feu.

Madame de Beaupréau, un moment après, reposa les pincettes et leva la tête.

Le chef de bureau était plongé dans une somnolente rêverie, les yeux au plafond.

Hermine jouait une valse.

Madame de Beaupréau aperçut la lettre, fit un mouvement de surprise qui parut arracher son mari à ses méditations, et montrant le papier :

— Cela est à vous, sans doute, monsieur ?

Le chef de bureau jeta un regard indifférent sur le tapis, se baissa, ramassa la lettre et jeta les yeux sur la suscription.

“A. M. Fernand Rocher,” lut-il.

A ce nom, Hermine se retourna et ses doigts s'arrêtèrent immobiles sur le clavier.

— C'est Fernand, dit tranquillement M. de Beaupréau, qui aura laissé tomber cette lettre.

Hermine quitta le piano et s'approcha, dominée par une vague curiosité.

— Tiens, fit naïvement le chef de bureau, cette adresse est assez bizarre ; elle porte au bas ces mots : “Par ma femme de chambre.” Oh ! oh !

Hermine tressaillit, et une légère rougeur monta à son front.

— C'est une écriture de femme, ma foi ! acheva méchamment M. de Beaupréau.

De rouge qu'elle était, Hermine devint pâle et sa mère se leva à demi, comme si elle eût pressenti qu'il y avait un drame tout entier, un drame fatal pour son enfant dans cette lettre décachetée, et que M. de Beaupréau ouvrit fort tranquillement sans que les deux femmes songassent à l'en empêcher.

M. de Beaupréau parut lire les premières lignes avec une sorte d'indifférence, la curiosité banale d'un beau-père futur qui veut savoir quelles sont les relations épistolaires de son gendre ; puis, tout à coup, il laissa échapper une exclamation de surprise indignée.

— Oh ! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort, par exemple !

Et il approcha de lui un des candélabres de la cheminée, et continua sa lecture.

Hermine était devenue immobile et pâle comme une statue, et sa mère, qu'une sinistre appréhension dominait, s'était prise à trembler subitement en regardant M. de Beaupréau, dont le visage paraissait se décomposer à mesure qu'il lisait.

Quand il eut fini, le chef de bureau leva les yeux sur sa femme, et lui dit :

— Cette lettre, madame, est de mademoiselle Baccarat, une pécheresse à la mode, et elle est adressée à celui dont vous voulez faire votre gendre. Je vous fais mon compliment d'un pareil choix. Tenez, lisez.

Et il tendit la lettre à madame de Beaupréau frissonnante.

La pauvre mère lut à son tour ces lignes dictées par le vice, écrites par le vice, et dans lesquelles sa fille, en effet, son enfant si pure et si chaste, était odieusement insultée : et comme si la douleur sans nom qui allait frapper son enfant l'eût atteinte elle-même par avance et plus violemment encore, elle jeta un cri et s'évanouit.

M. de Beaupréau s'empressa de lui porter secours, sonna, appela et fit grand bruit, bien moins par affection pour elle que dans le but de donner à Hermine le temps de lire à son tour la lettre fatale.

La jeune fille, en effet, s'était emparée du fatal papier et le parcourait avec cette avidité fiévreuse qu'on met souvent à apprendre une mauvaise nouvelle.

Elle lui jusqu'au bout, immobile, debout auprès de sa mère à qui M. de Beaupréau faisait respirer des sels et qui commençait à revenir à elle ; puis elle laissa échapper cette lettre où on l'outrageait, cette lettre qui semblait lui révéler sous le jour le plus odieux l'homme qu'elle aimait, et en l'amour de qui elle avait cru.

Mademoiselle Baccarat ne jeta pas un cri, ne versa point une larme,

Immobile et comme éteinte, elle regarda tour à tour d'un œil sec M. de Beaupréau et sa mère, semblant, par ce regard